

Strengen (Autriche) – 21 mars 1944

C'était depuis Mauthausen. Paco disait [en français] :

– Fais-le, fais-moi ce que tu lui as fait.

Elle est sortie du block numéro un dans un sac. Eda-la-SS a coûté treize dents dedans : neuf molaires. Elle est entrée dans la caisse en bois sous le camion. Avec moi, Paco. L'Autrichien du garage a coûté dix paquets de Zora, à l'unité. Le Luger a coûté sept dents de plus. Eda-la-SS a coûté onze dents dehors : huit molaires. Des dents espagnoles, russes, des molaires juives, des dents en or. Des dents qu'il a arrachées des gencives avant le crématorium, après la chambre à gaz, après les pendaisons dans la grande cour, après le voyage dans la charrette des morts, après Gusen, quand elles tombaient du camion bleu, le gros Magirus-Deutz, les corps se brisaient sur la remorque, les ongles saignaient le métal, les hurlements plombaient le jour, le brouillard, les dents qui sentaient le gaz d'échappement, qui brillaient, au loin, l'or de notre avenir, l'or que Paco a planqué dans son cul, dent par dent, corps après corps, nos graines du printemps. Leur agonie était notre avenir, c'était pour qu'on devienne des hommes.

Eda-la-SS a fermé les yeux. Elle a posé la main sur la crosse de son arme, contre sa fesse, à gauche. Le camion, les grilles, nous nous sommes éloignés de la forteresse, le grand aigle nous regarde partir,

les ailes déployées, ces grandes ailes qui dominent les champs, la ville et le monde.

Paco a répété [en français] :

– Fais-le, fais-moi ce que tu lui as fait.

Juan-Manuel a nagé, couru, rampé, beaucoup. Cours, cours, cours : les pieds, les ampoules, les galoches, la brûlure, les semelles de bois, les coupures, la voûte plantaire, les plaies, les orteils : à vif. La terre le sang le ciel : la trinité. Le camion bleu. Juan-Manuel a mis six coups de marteau dans la tête du SS, un pieu dans l'œil du SS, il a tranché la gorge du conducteur avec un couteau. Le sang, du sang chaud, du sang de blond qui chauffait les doigts. Il a ouvert la caisse sous le camion. L'air est entré, il a brûlé, là, dedans les thorax, elle hurle. Il a ouvert les portes du camion. Le nuage s'est envolé sur les arbres, vers les collines, les fleurs, l'herbe des prairies. Douze Espagnols du *kommando* de la carrière dégringolent sur le chemin. Les vingt-sept autres étaient morts. Paco les avait sélectionnés. Parmi les pires, les plus inutiles, les plus malades, les plus maigres, parmi les plus infectés, les plus faibles, les plus dysentériques, les plus finis. Des sauterelles bleues, des sauterelles bleues qui sautillent, avec des corps plus fins que les pattes, au milieu de rots de fumée. Ils ont disparu. Il est parti vers le sud. Avec moi, Paco. Avec elle, la Française. Paco ne le quittait pas mais il était seul. Avec elle. Paco a toujours été là, toujours, c'est Paco, sangsue comme une ombre, brave sous les balles qui sifflaient sur les flancs des montagnes pelées à Ronda la Vieja, sous les obus à glacer le soleil, brave à Barcarès, parqués comme des porcs *nous-les-Rouges*, à voler leurs auges aux enfants, à rationner leurs rations, avec les pleurs, le marché noir, vérolé par les sentiments le Paco et toujours là, parce que son corps cherchait sa tête et sa destinée, parce qu'un corps a le courage des salopards, de ceux qui vivent en buvant jusqu'à leur propre sang.

Le ciel semblait haut et noir, le gros nuage bas et gris : avec la lumière, la lune qui perce, disparaît, l'embrase : le bois, les arbres, comme là-bas, les troncs crèvent d'être debout. Le Capital, c'est de

la merde. Là-bas, les livres, là-bas, derrière les baraques, les Rouges, dans les baraques, *là-bas-aux-blocks*, les Juifs bouffaient du charbon comme les Rouges, les R, les SU, les P, comme les pédés, triangles roses, comme les triangles bleus : nous les fiers Espagnols. La chiasse, c'est du temps perdu, tu pouvais tuer pour ça, tuer les autres, les animaux, *nous-les-autres*, les Rouges bouffaient du charbon comme les Juifs, triangle jaune, vers le ciel : l'azur, la sève, le sang. L'Internationale, c'est de la merde. Les livres qui restent c'était du papier : ils servaient pour essuyer les toiles rêches et pleines de merde, pour se coller aux omoplates, l'hiver, en cachette, sous la neige, dans la carrière, dans le gel, sur les marches, l'escalier de la mort, les livres, Cervantès et tout, Federico García Lorca, *el crimen fué en Granada* mais le crime est partout, tout, les mots, l'âme, tout ce qu'on a entré dans les têtes depuis des millénaires, *sol-la-si-do-ré-mi* c'est de la merde : les feuilles d'arbres sont grasses pendant la guerre. Filez-moi une cigarette, oubliez la lutte des classes, le prolétariat a qu'à périr comme la civilisation ; il surgit dans le fatras des courroies, des chaînes s'entremêlent, les turbines couinent ; moi faut que je vive : grâce à elle : avec elle : pour MOI.

Des pauvres, il en tombe tous les jours à la carrière, au *revier*, dans les baraques, les wagons, dans les tunnels, sur la route, à l'appel. Des numéros, des riches aussi, les riches tombaient vite, tous pauvres. Des centaines : chaque jour, tous les jours, depuis le premier et jusqu'au dernier, jusqu'aux volutes qui s'échappaient de la cheminée pour rejoindre le firmament de nos peines. Un riche pèse lourd, un pauvre pèse lourd, un Juif pèse lourd, un pédé pèse lourd, les Russes étaient grands, les Russes pesaient lourd. Faut les remonter de la carrière les *enfin morts*, les porter dès l'appel, faut monter ces marches, ces marches taillées avec nos mains, avec les miennes, pour ce granit noir qui est parti à Linz, qui part loin, pourquoi, comment on a creusé les tunnels, des marteaux humains, des burins humains, des hommes marteaux, des hommes burins, pour leurs usines, leurs engins à tuer, ils ont tué notre mort, ces sales Juifs, ces sales Russes, ces sales Tchèques, ces sales Polonais, sale race, ces sales morts.

Lénine, c'est de la merde. Staline, c'est de la merde : ils lui en ont pris des milliers à Staline, des SU, des *qui-pèsent-lourd*, de longs zombies, chapelet de peau râpée, crânes rasés, mâchoires de singe, des milliers de pèlerins fantômes, sans plus rien dans la tête que de la bouillie, des zombies, des *qui-puent-le-désinfectant-et-la-merde*.

Moi, je l'aime, la Française, ELLE, j'ai aimé ses yeux, j'ai aimé ses hanches osseuses, j'aime pénétrer dans son vagin graissé à la graisse de camion, là, sur la table en bois, sur la toile kaki, linceul de ses espérances, dans les limbes de la raison du block numéro un, pendant douze minutes, douze minutes, toujours pendant douze minutes, vers sept heures du soir, toujours : je l'aime moi, ma Française, j'aime sa fine peau claire.

Ils paient pour ça, pour son vagin gras et jeune.

Elle est là, dans la forêt, avec les violettes. C'est la guerre, pas de virevolte, ni de cabriole, pas de bruissement, y'a plus de bruit depuis longtemps, y'a que le bruit des burins, des marteaux, des mâles, du sang qui gicle, des corps qui tombent, des blocs de granit, des wagons sur les rails, des roues de charrettes, des injections et des sifflements du *revier*, et la grande cheminée par où ils sortiront tous, avec l'odeur âcre des porcs cramés, et les putains de SS avec leurs bottes, et l'Autrichien de la carrière, nazi décharné sanguinaire, et cette saloperie de chien à dévorer sur les ordres de sa saloperie de maître, *où est le mendiant* qu'il disait, le chien bouffait les cuisses, il a arraché les pénis, dévoré les visages, et les *kapos*, des verts, le sadique du block douze, et l'autre de Munich avec sa pipe en porcelaine, King Kong qui étrangle avec ses mains gigantesques, et des bleus aussi, fiers Espagnols mon cul, bourreaux de la pire espèce, leurs bâtons, tape-tape-tape, leur schlague, leurs yeux, leurs yeux pleins et heureux, pendant qu'*eux-autres*, nous, on n'est plus là, on est debout, on sent la faim, la faim si tu veux de l'après, après, la vie : *sale pute*. Elle est là dans la forêt, avec les violettes. Là, elle pleure contre le tronc.

La bouche, c'est sa bouche: les lèvres, ses lèvres. Y'avait sa bouche, y'avait ses lèvres. Elle a ouvert la bouche.

Paco insiste [en français] :

– Fais-le, fais-moi ce que tu lui as fait.

Liszt, c'est de la merde.

*Je dis le livre de feu
Tu liras le livre de feu, les pages qui brûlent
Maman ne lira pas,
Papa, écoute, écoute, papa,
Toi, moi, rêvons jusqu'à la lie
Nous enfants les fous, des paradis
Et vous lirez parmi les flammes,
Rien que des morts, des clairs de lune*

17

1

Dimanche 19 novembre 1989 – Solaize (Rhône)

Au bar de la Mairie, on se foutait autant de la couleur du ciel que du mur de Berlin. Le rade était fermé devant, ouvert derrière; les gens entraient et sortaient par les terrains de boules en terre battue. Sur Europe, le chanteur des Fine Young Cannibals disait que la seule chose de bien dans sa vie avait disparu, *hey hey hey*. Ça plaisait aux deux gones qui jouaient au billard américain. Leurs copines avaient les yeux plus brillants que leurs bottines, des vestes flashy avec des oursons en strass, maxi seize, dix-sept ans. Elles buvaient des diabolos menthe, fumaient autant que nous. Robert et Janine servaient des babys de J & B aux trois forains du fond, des ballons de Côtes-du-Rhône aux papys, sauf au vieux qui en était à son sixième demi de Stella. Et à moi. Je sirotais un huitième Pastis, enfin, la dernière moitié du quatrième; je buvais des momies, pas des entiers.

Le vieux m'a souri, il a mordillé son cigarillo, coupé le tas de cartes devant lui. Il fumait des Meccarillos, ceux avec la boîte en carton rouge et or. La consommation de tabac lui coûtait le bras qu'il ne dépensait pas en picole. Un lendemain de bringue, alors que je n'avais plus toute ma tête, je lui ai suggéré qu'il allait choper le crabe à ce rythme. Il m'a rétorqué que son gastro-entéro était d'autant plus ravi pour son foie que sa femme s'était barrée avec un pneumologue. Il aurait pu me retourner le compliment mais le vieux est un

marrant. Je l'ai vu mettre quatorze fois le but aux planches lors d'un concours de boules à Rive-de-Gier juste parce qu'il voulait se cogner Bernard Cheviet. Il se l'est cogné d'ailleurs, avant de laisser filer le tournoi contre une quadrette de Romans-sur-Isère.

On avait compilé les dernières avancées du dossier Abdelaziz Bouzade pendant la nuit pour faire plaisir à la substitut du proc. Cette fille me harcelait niveau paperasse, une pétasse de trente-deux ans qui pédalait sur un home-trainer entre midi et deux, ingérait du pain azyme. Elle n'avait sans doute pas compris qu'aucune formation de sténo n'était dispensée au Service Régional de la Police Judiciaire, que l'élément le plus efficace du groupe en la matière était le vieux, si on faisait abstraction de l'inspecteur Stéphanie Duverger qui savait tout faire et le faisait bien. Le vieux avait tapé sous ma dictée et sur son Olympia Traveller de luxe – une portative orange que son gosse lui avait offerte pour Noël 1977 –, un truc dépressif dans un style minimaliste, genre *Règlement de comptes à Mermoz*.

Sous le soleil du 18 août 1989, alors que le sénateur Luis Carlos Galán s'était fait descendre par le cartel de Medellín, la tête d'Abdelaziz Bouzade avait percuté une bordure de trottoir à Bron, sur un parking près de l'autopont. Il n'y avait pas vraiment de lien, le légiste avait noté dans son rapport : fracture de la mâchoire, traumatisme crânien, commotion cérébrale, hémorragie. Je m'étais coltiné l'autopsie : les poumons étaient gris. Les amis de la victime prétendaient que des types du Mas-du-Taureau avaient débarqué pour une histoire de femme, qu'un grand basané avait défoncé leur pote. Les Arabes nous prenaient pour des branques. Ils nous toisaient du regard, une fois, deux fois. Quand le vieux les allumait à la régulière, ils faisaient moins les malins, baissaient les yeux avant la première gifflure, couinaient comme des lopettes. Les bleus du quartier s'étaient pointés vingt-cinq minutes après l'agression. Abdelaziz Bouzade était mort d'un arrêt cardiaque dans un Renault Master du Samu. Il avait seize ans.

La pétasse avait eu comme un air de culpabilité la première fois qu'elle m'avait reçu dans son bureau. Nous, on s'en tapait que

le quartier soit coupé en deux par une deux fois quatre voies. Ils avaient un supermarché, une pharmacie, une boulangerie, un tabac, un collègue, une piscine, une MJC, on n'était pas payés pour comprendre. Pourtant, un paquet de connards nous reprochait qu'il y ait des lois depuis au moins Moïse. À Bron, à Vaulx, à Vénissieux, à la Duchère, c'était le même bordel. Ils s'amusaient à brûler des poubelles, des bagnoles, à pisser dans les cages d'escaliers, à défoncer les boîtes aux lettres, ils zoniaient, balançaient des bouteilles en plastique remplies d'acide sur les vitrines, se la jouaient roi du wheeling sur des motos volées, ils squattaient les appartements vacants, caillaient les camions de pompiers, dealaient, ils se tuaient entre eux.

Les amis de la victime n'avaient pas reconnu le grand basané dans nos fichiers même s'ils n'avaient pas craché sur mes hommes lorsqu'ils s'étaient pointés dans leur quartier. J'avais envoyé Arnaud et Farid, ils avaient coopéré. L'homicide avait fait une manchette dans *Le Progrès*, des brèves sur FR3 et TF1. On faisait les titres depuis dix ans : Minguettes, Mas-du-Taureau. Hernu avait fait raser la cité Olivier-de-Serres en 1978, mais la situation avait empiré. Personne ne comprenait que c'étaient des cocottes-minute ces quartiers. Il restait des vieux dépassés ; les gosses qui trouvaient un job ou faisaient des études se barraient le plus vite possible et le plus loin possible des autres sauvages. La concentration de gris et de Turcs était incroyable, assaisonnée de portos, de nègres, de blancs devenus aussi gris que les autres. La soupape, c'était nous, les flics, vénérés chez l'oncle Sam et vomis ici par ceux dont on protégeait le plus le cul. Personne ne comprenait que la pression montait, que la soupape tournait jusqu'à s'en dévisser la tête et que le couvercle allait péter à la gueule du pays.

On tenait une piste grâce à des empreintes digitales retrouvées sur un panneau stop. On était toujours à la recherche de Tariq Nusayr, un Algérien de trente et un ans sous la menace d'une expulsion du territoire national. L'assassin d'Abdelaziz Bouzade, s'il était retrouvé, en prendrait pour vingt ans dont dix incompressibles. Puis il sortirait : ça ferait un dealer de moins pour l'éternité et un autre pour

une décennie. J'avais appelé la pétasse à 8 h 30 à son domicile pour l'informer de l'avancée du chantier. Elle avait décroché, dit :

– Inspecteur principal, vous vous foutez de ma gueule ?

J'avais laissé un blanc, rétorqué :

– Vous avez dit dès que possible.

Les bons flics sont de bons joueurs de cartes. Il faut compter les délits, les couleurs, les morts, les atouts, être solidaire des partenaires, bien cerner les points forts des adversaires pour faire le dos rond en même temps que les points faibles pour appuyer quand ça fait mal. Il faut connaître le terrain et les règles indigènes, avoir du flair pour être chanceux, comme dans la vie.

Quatre papys s'agitaient à la table à droite de la nôtre, surtout le pied-noir à moustache avec le béret de marin en velours bordeaux et la Gitane maïs. Il annonçait ses tierces majeures comme s'il était encore propriétaire d'un domaine viticole dans l'Oranais, coupait en le disant pour l'expliquer alors qu'il se l'expliquait à lui-même. J'aurais bien envoyé le vieux lui mettre un coup de bocal quand il a coincé à cent trente carreau. Il aurait fait un mauvais flic, ne nous aimait pas. Mais c'était le cousin de Robert et Janine.

Les deux poivrots qu'on avait dégotés passaient leurs journées au bar. Ils avaient gagné la première, maîtrisaient les enchères, sentaient le moment où il fallait s'arrêter, menaient deux mille huit cent cinquante à deux mille cent trente. On s'accrochait. Le vieux a distribué, pompé sur son cigarillo. Il a regardé son jeu, j'ai examiné le mien. J'ai dit :

– C'est bon.

Le maigrichon en face de moi a tapoté sa Gauloise sur le cendrier qu'il partageait avec le vieux. Il a plissé les paupières.

– Pique. Quatre-vingts pique.

Luis – le vieux s'appelle Louis, mais on l'appelle Luis – s'est frotté le menton avec la main gauche. J'ai bloqué sur ses ongles trop longs et trop jaunes.

– C'est bon.

Le petit qui se tenait de travers sur sa chaise a inspecté son jeu, regardé son partenaire. Je l'ai étudié par-dessus mon valet de pique.

– Je mets dix à pique!

J'ai maté mon jeu, froncé les sourcils.

– Allez, cent trèfle.

Le maigrichon m'a fixé, il a eu un sourire en coin, le coin où ses lèvres pinçaient sa Gauloise.

– Je mets encore dix.

Luis s'est curé la molaire supérieure avec la langue puis avec l'ongle du pouce.

– On est à cent dix pique.

Il a collé un bout de côte de porc de la veille sur son pantalon en laine, fait comme s'il hésitait. Il a ajouté :

– Dix trèfle.

Le petit a toussoté. Il a rentré la lèvre inférieure dans sa bouche. Quand elle est ressortie, elle était aussi violette que sa langue.

– Pique!

J'ai pigé que son pote avait lancé avec la tierce majeure, un autre pique, et sans doute deux as en soutien, qu'à deux, ils avaient sept piques. J'ai temporisé, fait rouler un jeton de dix entre mon pouce et mon index, au moins vingt secondes. J'ai contemplé mon jeu. J'ai scruté leur tas de pions puis le vieux. Si je l'avais fixé plus longtemps, le petit se serait demandé si Luis ne m'avait pas adressé un message codé quand il a craché un nuage de fumée qui lui est remonté à moitié dans le nez. J'avais l'as de cœur, un carré de valet, j'ai dit :

– Deux cent cinquante à trèfle.

Le poing du petit a cogné la table, mon jaune a tremblé dans son ballon. Le petit a beuglé :

– Coinché!

Le vieux m'a fait un clin d'œil. Le petit était aussi fier que lorsqu'il nous a présenté la femme de son grand, c'était au mois de septembre. J'ai sorti une Pall Mall, je l'ai allumée, j'ai bu une gorgée de Pastis.

– Surcoinché.

Le maigrelet a haussé les épaules, bouffé sa lèvre inférieure. Le

petit est tombé de l'armoire quand j'ai lancé le sept de coeur en disant :

– Carré.

Le maigrelet a grogné :

– Tu t'es fait avoir comme un bleu, Jeannot. Qu'est-ce qui te prend de coincer ? On était dans la ligne droite, bordel.

Je leur ai refusé la belle, ils l'ont pris comme un affront. J'ai payé la démarrante. Je n'étais pas rentré chez moi depuis le jeudi. Un dimanche sur deux, à partir de 16h00, je fais le ménage. La vie, c'est rien d'autre que foutre le bordel et le ranger.

Quand je suis arrivé dans mon Alfasud banalisée à La Saulaie, en bordure de l'A7, j'étais plutôt satisfait des dernières heures de ma vie, même si j'ai toujours détesté le mois de novembre, trop loin de l'été, trop près de l'hiver. Ça venait des saveurs d'anis qui inondaient mon palais ou des 19 °C ambiants, peut-être des deux. Une lettre des impôts attendait dans ma boîte aux lettres, la taxe d'habitation à régler, avec une enveloppe en papier kraft sur laquelle était inscrit mon nom, Michel Molina. Elle n'était pas affranchie. Il y avait deux coupures de presse. La première datait du 19 juillet 1969, la seconde du mercredi. Un touriste s'était noyé. Son corps avait été retrouvé dans le lac Léman.

19 juillet 1969 / *Le Messenger* /

« Rebondissements dans l'affaire du Château »

(...) piste suivie par les enquêteurs jusqu'alors n'était pas la bonne
(...) le portrait-robot diffusé dans la région ne correspond pas à (...) les services de police ont finalement arrêté hier l'assassin présumé de Ben Wallace, fils de Sir Thomas Wallace.

(...) d'un marginal, Jean Métral, qui a avoué l'avoir tué dans la soirée

du 2 au 3 juillet. Les services de police ont retrouvé l'arme du crime dissimulée sous la caravane qui lui sert d'habitation (...) couteau de collection d'origine japonaise (...)

(...) Jean Métral aurait été surpris par le jeune homme alors qu'il projetait de dérober des objets de valeur. Les services de police ont découvert à son « domicile » de nombreux objets volés. (...)

(...) a déjà été condamné à de petites peines de prison pour vol. Le vagabond pillait les villas d'Yvoire et du bord du lac, en particulier les résidences secondaires. (...)

Des lettres découpées dans des magazines étaient collées sous le deuxième article, elles disaient : MOURIR DANS LES BRAS D'UNE FEMME, LIVRE DE FEU.

Je n'ai pas vraiment lu les articles. J'ai monté les deux étages de mon immeuble 1960. Parvenu sur le palier, j'ai farfouillé dans la poche de mon blouson en cuir pour en sortir mon porte-clés tête-de-maure que j'ai ramené de Solenzara. J'ai ouvert, humé l'odeur de rance, contemplé la porte de la chambre au fond du couloir, un rectangle noir au fond d'un tunnel, le linge devant la porte de la salle de bains. J'ai appuyé sur l'interrupteur, les néons ont clignoté, comme si l'électricité avait du mal à sortir des fils, qu'elle était dans mon corps. J'ai posé les articles sur la table basse en pin du salon. J'ai fait le ménage.

Il n'y avait pas de vaisselle dans l'évier, pas de magazines au pied du canapé, juste des tas de linge dans le séjour, la cuisine, la chambre, le couloir. Un sous-verre fêlé avec un poster des *Iris* de Van Gogh traînait sur le grand mur du salon, un lit de poussière recouvrait la commode en pin, le meuble de télévision, les étagères à CD et à VHS. J'y ai passé l'aérosol de Pliz, un chiffon chamoisine déjà amoché. J'ai fourré le linge dans la machine à laver, rempli le réservoir de poudre Le Chat. J'ai sélectionné le programme numéro six, couleur quarante degrés. J'ai récupéré ma panière de linge propre dans la chambre d'amis, là où je dors les soirs de déveine pour salir les draps. Je suis

monté au quatrième. J'ai frappé, Fatiha n'a pas répondu. Fatiha est ma voisine du dessus, elle touche les allocations familiales, repasse mon linge, cuisine épicé, mène ses deux gosses à l'école. J'ai posé la panier sur son paillason. Je fais toujours comme ça quand elle est absente, la panier revient quarante-huit heures après.

J'ai vidé un demi-litre de vinaigre d'alcool dans la cuvette des toilettes, l'autre demi-litre dans le receveur de la douche. J'ai entrebâillé la fenêtre de la cuisine et celle de ma chambre pour faire courant d'air. J'ai passé l'aspirateur. J'ai fait chauffer un litre d'eau dans la bouilloire électrique, frotté le tartre dans les toilettes, dans la salle de bains. J'ai rincé la douche à l'eau froide, vidé l'eau bouillante dans les toilettes, gratté le tartre. J'ai tiré la chasse d'eau. J'ai pendu le linge sur le Tancarville orange, étendu le drap-housse entre deux chaises dans le salon.

J'ai lu les articles, le mot, MOURIR DANS LES BRAS D'UNE FEMME, LIVRE DE FEU. J'ai ouvert le frigo, ausculté chaque étage vide. J'ai attrapé la brique de lait dans la contre-porte. Elle a glissé, explosé sur le carrelage, des éclaboussures ont moucheté mon jean jusqu'aux genoux. J'ai claqué la porte du frigo, balancé un coup de pied dans la brique qui s'est écrasée contre le meuble de l'évier.

J'ai filé dans le salon, lu les articles, le mot : MOURIR DANS LES BRAS D'UNE FEMME, LIVRE DE FEU. Mon regard s'est perdu dans les empreintes blanches de mes semelles crantées. Elles menaient à la cuisine. J'ai épongé le lait avec un balai espagnol. Je ne l'ai pas assez essoré, les traînées de lait ont fini par mener à la table, aux articles, au mot.

J'ai quitté mes chaussures, me suis assis au bout du canapé, j'ai écouté le ronronnement du moteur sortir de derrière le frigo, les battements de la trotteuse taper contre la pendule, le souffle de la chaudière à gaz, les vibrations de la vitre du balcon, le sifflement éternel qui traverse les hommes seuls.

Je me suis allongé, j'ai fixé le plafonnier, chaque ampoule flamme, j'ai forcé, ça n'a rien fait passer, j'ai fermé les paupières. C'était là,

ça avait toujours été là, c'était aujourd'hui, c'était sur ma table. Il fallait que ça passe.

J'ai inséré *The Joshua True* dans le lecteur CD de ma chaîne Hi-Fi, mis le troisième single, *With or without you*. J'ai ouvert la porte du meuble bas sur lequel trônait ma Trinitron de vingt-sept pouces, saisi les télécommandes de la télévision et du magnétoscope Sony que j'avais achetés en début d'année chez But. Les articles de presse étaient toujours sur la table basse, avec la taxe d'habitation, le mot. J'ai appuyé sur « Power » puis sur « Play », coupé le son.

Tracey Adams était assise sur un brun avec la nuque longue et une veste en jean, ses seins sortaient de son bustier, une brune lui léchait un mamelon, un autre gars filmait la scène. J'ai appuyé sur la touche « FWD ». Un nouveau type a débarqué, puis une autre nénette, c'était dans une grande maison. Tracey a fait un strip-tease, j'ai fixé sa montre-bracelet dorée, commencé à me branler. Le type a fixé une voilette noire sur sa tête, le film c'était *La femme en noir*. J'ai compressé la veine qui longeait la partie supérieure du cylindre hurlant, autoroute féerique des afflux sanguins, direct cœur-bite. La veine a gonflé.

C'était passé, ça n'avait jamais existé.

Quand elle s'est mise à quatre pattes sur le fauteuil, le type a inséré son membre dans son vagin, par-derrière. J'ai éjaculé. C'était *In God's country* qui sortait des baffles. J'ai observé les articles sur la table, la feuille des impôts. Je ne baisais que des putes et ma main droite. Ça faisait vingt ans.

2

Lundi 20 novembre 1989

Le garde en uniforme m'a souri, la voix sur France Info a débité : « *Depuis vendredi, les manifestations se sont succédées à Prague. Ils étaient deux mille étudiants hier dans les rues de la capitale face aux casques blancs* ». Je n'ai pas souri au bleu, il a baissé la tête, la barrière s'est levée. Les véhicules stationnés sur le parking étaient bas de gamme, les caisses tricolores françaises, la plupart défoncées, les six R21 break neuves. J'ai garé mon Alfa sur la place trente-sept, je suis entré dans Fort Apache. C'était un bloc de béton de six étages, blanc, rose, noir, avec de hauts piliers décorés aux graviers sur dalles. On l'occupait depuis sept ans, un bâtiment dernier cri, avec une salle de transmissions au sommet de la technologie, une immense antenne rouge et blanche sur le toit. Les ascenseurs couinaient déjà, le chauffage central n'était pas aussi défaillant que la ventilation, les bureaux étaient roses, bleus, jaunes, mauves, que des couleurs à la con. On avait échappé au saumon, pas les cellules. L'immeuble sentait la viande encagée de la nuit et le marc de café, le vieux papier, la poussière, il sentait le tabac froid. Un autre bleu m'a salué. Le rez-de-chaussée était désert. Un type en costume était assis sur le banc en plastique blanc, il avait les bracelets, le col de sa chemise rose était ouvert. Il m'a regardé, je l'ai regardé, il a fixé le sol entre ses chaussures lacées et vernies.

Je suis monté au troisième. La porte du bureau était entrouverte. Farid avait le cul sur le bureau de Stéphanie. Joris fumait une Chesterfield, adossé à une des quatre fenêtres du bureau, il lisait *L'Équipe*. J'ai pendu mon blouson en cuir au portemanteau mural derrière la porte en chêne, personne n'a bronché. Farid a continué à jacasser, il parlait de son nouveau lit. Il argumentait depuis une semaine sur la satisfaction des besoins matériels de sa femme. Stéphanie a dit que passer d'un matelas de cent quarante à un de cent soixante risquait de détruire son couple, qu'il ne pourrait plus se permettre d'être une brêle au pieu. Joris n'était pas vraiment dans la pièce, Joris est un branle-noix compulsif. Il a scruté le ciel, j'ai lu les titres : « Pourquoi Platini hésite/DESCHAMPS SUR LA CANEBIERE ». Le bandeau publicitaire en bas de page indiquait : « Renault invente le premier Blue Jeans qui roule. » Vavamoum.

Je me suis posé derrière mon bureau, blanc comme tous les meubles de la boutique. J'ai ouvert mon tiroir, retiré mon Beretta 92 de son holster, je l'ai placé à côté de ma réserve de Pall Mall. J'ai fermé le tiroir à clé, allumé une clope. J'ai demandé :

– Luis s'est noyé dans une canette de bière ?

L'Arabe hait le vieux, mais il est aussi téméraire qu'un lombric. Joris m'a zieuté par-dessus son journal. Stéphanie a rétorqué :

– Laurent est passé prendre Arnaud direct. Ils doivent faire une vérif au Ring à Bourgoin. Le frangin de Nusayr dit qu'il est au bled mais un gitan a dit l'inverse vendredi chez Ahmed. Il traîne par là-bas, il paraît.

Ahmed a un bar dans le 7^e arrondissement, le Café Casablanca. J'ai tiré une latte sur ma Pall Mall, gardé la fumée un moment dans les poumons, j'ai fixé Joris, puis Farid.

– Et le tien de frangin, couscous, il boxe encore ?

Farid vient des Minguettes, le quartier bougnoule de Vénissieux. Le vieux n'aime pas ça. Farid n'aime pas Ahmed. Il n'aime pas ses frères de peau qui balancent d'autres frères de peau aux gradés. Farid paternalise un peu avec son cadet. Il doit avoir deux grandes sœurs, être l'aîné de ses trois frères et d'une autre sœur, on n'a jamais trop su.

- Il a arrêté l’an dernier et il te pisse à la raie, Molina.
- Il risque pas de se faire une entorse sur une esquive.

Farid avait posé quatre jours pour assister à la défense de titre de René Jacquot à Cergy-Pontoise. J’ai mimé une esquive de la tête. René Jacquot s’était fait une entorse au premier round contre John Mugabi pour la première défense de sa ceinture WBC des super-welters. J’ai froissé la grille de lotto du vieux qui traînait sur le plateau du bureau, écrasé ma clope dans le cendrier en verre. Je n’avais fumé que la moitié, mais elle était dégueulasse. Les chiffres verts de l’horloge murale ont indiqué 09 h 14. J’ai saisi le combiné, dit au standardiste :

- Molina pour la PJ d’Annecy, crim.

Les bleus qui se relayaient en bas y mettaient du cœur, j’ai attendu deux minutes, ça a grésillé. J’ai demandé Douzain. Une voix de jeune en direct de l’antenne d’Annecy :

- Vous dites ?
- Douzain, pour Molina.

Nouveaux grésillements, puis Frédo, son accent stéphanois :

- Quel bon vent t’amène ?

Frédo a trouvé le moyen de naître dans une bonne famille mais c’est un ami. À l’école d’officiers de Cannes-Écluse, il lit Camus et écoute *Anarchy in the UK*. Les instructeurs ne comprennent pas ce qu’on fout là. Ils nous mettent un blâme une fois, à cause d’un joint. On aurait dû se faire vider, mais ils nous ont trop tabassés, Frédo a le nez pété, moi deux côtes. On sort de l’école en troisième et quatrième position.

- J’aime les mauvaises odeurs.
- Toujours aussi con à ce que je vois. Bon, ça va ? T’en es où ?

Frédo a un côté pipelette, je l’apprécie dès le début, il ne me bassine pas avec mon frangin.

- J’enfile pas de pantoufles pour mater la télé et je vais boucler mon quatorzième homicide de l’année.
- Toujours dans ta zone ?
- Qu’est-ce que ça peut bien te foutre ?

– Si j’ai plus le droit de papoter.

– Si, si, t’as le droit.

– Tu vis encore là-bas ?

Je vivais toujours à Oullins mais j’ai répondu par la négative.

– Tu vis où alors ?

– Dans ton cul.

Frédo a rigolé.

– T’enquêtes sur quoi, là ?

– Marave qui a dégénéré.

– Gnoule ?

– Ouais.

Frédo a enclenché l’intro de son sketch préféré. Tout le monde se pisse dessus quand il le fait à Cannes-Écluse. Il se fout des grosses lunettes rondes, une salopette rayée, un tee-shirt jaune, se bariole le nez au rouge à lèvres. Il a pris son accent parigot :

– *Monsieur, s’il vous plaît, qu’est-ce que vous pensez du racisme ?*

– *Oh ben, moi, vous savez, je m’en fous hein ! Du moment qu’on vient pas m’emmerder chez moi !*

– *Monsieur, s’il vous plaît, si votre sœur parlait d’épouser un Portugais, que diriez-vous ?*

– *Ah ben, ma sœur, ma sœur, elle fait ce qu’elle veut, ma sœur. Je m’en fous, de toute façon, j’y cause plus depuis qu’elle sort avec un Noir.*

– *Monsieur, que pensez-vous du racisme ?*

Il a pris son accent négro :

– *Écoutez ! Laissez-moi touanquille, je ne peux fai’e aucoune déclaouation à l’heu’e actouelle.*

Il a ajouté :

– Tu t’en souviens ?

– Ça ne s’oublie pas.

– *Le CRS arabe, 1974.* Coluche est mort il y a plus de trois ans mais j’ai l’impression que c’était hier.

Frédo est dépressif de naissance et dingo devant l’éternel. À l’école, il s’enivre de films d’horreur. Il adore le sang au ketchup, le produit à vaisselle sur les murs, prend des fous rires. Son film culte est *La nuit*

des morts-vivants. Il se démerde une fois par trimestre pour que son chef-d'œuvre soit programmé le jeudi soir dans la salle commune. Frédo s'est raclé la gorge.

- Qu'est-ce que tu veux ?
- T'es au jus pour le noyé au lac Léman ?
- Le type qui a été retrouvé sous une barque mardi ?
- Je ne sais pas où il a été retrouvé, je sais juste qu'un type est

mort.

- Je suis pas vraiment sur le coup, c'est Yvan qui gère, tu connais ?
- Le type de ton groupe, le roux ?
- Ouais, le roux.
- Tu peux transférer mon appel ?
- Non, démerde-toi, bordel. Ça t'intéresse ?
- Mes vieux sont de là-bas, j'y ai vécu jusqu'à mes sept ans.
- Tes vieux...

Frédo en sait plus sur moi que le directeur du SRPJ, même si le directeur en sait déjà bien assez.

- Ouais, on a vécu près d'Yvoire, à Annemasse, tu sais...

Je n'ai pas vraiment fini la phrase, elle était un peu terminée.

- Yvan a bouclé en moins de quarante-huit heures. Homicide.

Il a chopé un type qui sortait de cabane, une espèce de clodo. Y'a récidivé.

Il y a eu un blanc.

- Homicide ?
- Ouais.
- C'est quoi le nom du roux ?
- Richard, inspecteur Yvan Richard.
- Merci Frédo, à la prochaine.
- À bientôt, mec.

Je me suis bouffé l'intérieur des joues. Ça a saigné. J'ai allumé une autre clope, étudié les mouvements de chacun des zozos. J'ai hésité, décroché le combiné. Standard-Grésillements-Annecy. La même voix de nénette.

- Molina pour Richard, crim.
 - Ça vous écorcherait de dire s'il vous plaît?
 - Mettez-moi en ligne, vous serez gentille.
- Stéphanie s'est levée.
- Quelqu'un veut un café?
- J'ai murmuré:
- Thé citron.
- Elle a approché de mon bureau, posé les paumes de mains sur le plateau.
- Le thé citron, c'est un service, j'aimerais avoir un « s'il te plaît ».
- Une voix grave est sortie du combiné:
- Richard, pour vous servir.
- J'ai penché la tête sur le côté. Mes lèvres ont articulé un « va te faire foutre » en silence. La voix, grasse aussi:
- Allô!
 - Molina. J'appelle de la part de Frédo. C'est quoi le topo pour l'homicide à Yvoire?
 - Molina... C'est vous qui êtes de la maison et votre frère...
 - ... est Pierre Molina, « le Fou ». Mais j'ai pris tout le bon et je suis aussi réglo qu'une bonne sœur.
 - On prétend qu'il est planqué dans la forêt amazonienne, c'est ça?
- Silence. Il a ajouté:
- Ou qu'il est mort.
 - On le prétend, oui.
- Silence. Joris et Farid ont suivi Stéphanie dans le couloir.
- Vous voulez savoir quoi? J'ai pas trop le temps, là.
- J'ai tiré une latte.
- Ma famille est du Léman.
 - La victime n'était pas du Léman.
 - Elle était d'où?
 - Un Écossais, Paul Wallace. Le suspect est un clodo qui vient de sortir de centrale. Un récidiviste. Il a déjà suriné le frère de la victime il y a vingt ans.

J'ai soufflé un trait de fumée qui s'est prolongé en cône, il s'est dispersé. J'ai fixé une photo anthropométrique de Nusayr accrochée au tableau en liège, fini par lâcher :

– Jean Métral ?

– Vous connaissez ?

– J'avais dix-sept ans quand Ben Wallace a été assassiné. J'étais en vacances à Yvoire et l'affaire a fait du bruit là-bas, forcément.

– L'enquête sera bouclée demain, le proc a tout pour qu'il prenne cher.

– C'est quoi le mobile ?

– Il était bourré, y'a eu bagarre, j'ai des témoins, des aveux.

Stéphanie est entrée dans la pièce, elle a posé un gobelet sur mon bureau. J'ai tiré sur ma cigarette, la chaleur a embrasé le tabac, j'ai vu les flammes à l'intérieur, un incendie qui gagnait du terrain. Ma cornée a picoté.

– Allô ! Molina ?

J'ai bu une gorgée qui m'a brûlé les lèvres, la langue. La peau de mes doigts a chauffé.

– Molina ?

– Merci. Bonne journée.

Le combiné a heurté le plateau de mon bureau. J'ai regardé ma clope, la surface cuivrée du thé, j'ai lâché le gobelet. Joris et Farid sont entrés en braillant dans le bureau. Le liquide s'est répandu sur mon futaal. Stéphanie a dit :

– Bien fait pour ta gueule.

Ma bande de cinglés s'est perdue dans un éclat de rire. J'ai écrasé ma cigarette dans le cendrier, fermé les yeux.

Je suis passé aux chiottes pour éponger mon jean avec un essuie-tout. Je suis monté au quatrième, la voix du gros Vernaire a dit d'entrer. J'ai ouvert la porte. Vernaire était au téléphone, il m'a fait signe d'approcher. Vernaire avait quarante-sept ans, il était commissaire divisionnaire, patron de la Section Criminelle et de Répression du Banditisme depuis juin 1986. Il dirigeait les deux groupes de

la crim, les quatre de la BRB, plus de cent gusses en comptant les femmes. Il était de l'antigang toulousain, blasé du terrain, n'avait plus rien dans le ventre, surtout qu'il avait divorcé et s'était remarié avec une jeunette qui lui avait planté deux gosses. On l'appelait le Gros.

– ... évidemment monsieur le Procureur...

Il était concentré, débordait des deux côtés de son fauteuil en cuir.

– Je vous fais porter le document en fin de matinée.

Il a descendu le dossier de son fauteuil avec sa télécommande.

– C'est entendu monsieur, mes respects.

Il a raccroché. Il m'a jeté un coup d'œil, les sourcils relevés, le front barré par trois rides.

– Je suppose que vous ne venez pas me dire que vous vous êtes pissé dessus.

J'ai regardé mon jean, haussé les épaules.

– C'est du thé. On a une piste pour l'affaire Mermoz.

– Je lis vos rapports, Molina, même le dimanche.

– Tariq Nusayr traînerait sur Bourgoin.

– Qui?

– L'Algérien qui a laissé ses empreintes.

– Nusayr, j'y suis. C'est un nanar ce dossier.

Il a gigoté sur son fauteuil, abaissé le dossier à fond, scruté le faux plafond.

– Arnaud...

Je me suis repris :

– Fargier et Roche vérifient un tuyau au Ring berjallien.

Le Gros et sa tour de contrôle ont pivoté en direction des fenêtres.

– C'est le club de boxe.

– Et alors Molina? Je connais le Ring.

Je me suis raclé la gorge.

– C'est calme en ce moment.

Le Gros a ronchonné :

– C'est calme, c'est calme, vous avez sept homicides en cours et un taux d'élucidation proche de...

Je l'ai coupé :

– C'est peut-être parce qu'on est à bloc, qu'on a besoin de souffler.

Je me demandais si...

Vernaire a lutté avec les accoudoirs de son fauteuil, il s'est levé.

– J'ai du retard sur mes congés, certains de mes gars aussi.

Il s'est tourné, a esquissé un sourire qui est resté coincé entre ses joues.

– Duverger n'a pas pris de vraies vacances depuis un an. Prieur et Roche, quasi pareil. Et Grubin...

Vernaire a terminé la phrase :

– ... est en vacances éthyliques perpétuelles, Molina. Vous allez me sortir la liste de vos repos de pénibilité, aussi ?

– Farid et Arnaud ont pris un mois chacun cet été, ils pourront assurer les affaires courantes.

Vernaire me fixait.

– On en a besoin.

Il a soufflé du nez, hoché la tête.

– Vous prenez quinze jours, Duverger aussi, mais tous les autres restent ici.

Le Gros a ajouté :

– Et personne ne sort de voiture, pigé ? Si vous voyez ce que je veux dire...

Fargier avait emmené toute sa famille en Catalogne en juillet. Il avait défoncé une tire du service.

– Je peux pas laisser le groupe comme ça, il faut qu'il y ait Duverger. Je vous propose de prendre quinze jours avec Grubin. Quand on revient, elle prend sa quinzaine avec Roche, et dans un mois, Prieur.

– Vous venez de dire que...

– Je me suis mal exprimé.

– Vous êtes un casse-burnes de première, Molina, tirez-vous d'ici.

J'ai filé dans le couloir. Je suis descendu au rez-de-chaussée, entré dans le grand bureau de Jacquot sans frapper. Jacquot n'a pas levé le menton de ses dossiers. J'ai avancé, déposé une sachet en plastique

sur son bureau. Jacquot a cligné des yeux derrière ses lunettes sécu.

– J’aurais dû me douter que c’était toi.

– Tu peux me faire une recherche d’empreintes sur ces articles de presse et sur l’enveloppe, me dire si tu en trouves d’autres que les miennes ?

Jacquot a reluqué le sachet.

– Quelle affaire ?

– Tu veux que je te fasse une note de service avec tampon officiel ou bien ?

– Pourquoi pas ?

– C’est urgent, tu peux me faire ça ?

– Quand tu dis urgent, ça veut dire hors procédure, Molina.

– T’es le patron de ce service, bordel, tu veux le faire ou pas ?

– Je veux que l’IJ soit considérée comme un service à part entière, qu’on ne soit pas juste les esclaves de putains de cow-boys.

Jacquot a l’esprit bureaucratique, il n’aime pas la hiérarchie même s’il détesterait qu’il n’y en ait pas. Il n’a pas le physique de l’emploi, j’aime bien ça.

– J’ai deux places pour Gerland et...

– Quel match ?

– Metz, le 17 décembre.

– Le FC Metz, c’est des t...

– Fais pas chier, on vient juste de remonter et de gagner à Auxerre.

Jacquot a hoché la tête.

– Il est bon ce Domenech. Champion de D2 pour sa première année, c’est peut-être qu’une gloriole, mais comme entraîneur, il ira loin, écoute bien ce que je te dis. C’est toujours le boucher à l’intérieur, mais c’est un boucher avec un cerveau, y’a des Espingouins qui ont ce qu’il faut en haut et en bas, ça change.

Jacquot a souri, je n’ai pas relevé.

– Faudrait ce genre de types pour les secouer les bleus. Se faire baiser par des Écossais, sans blague ! Ils vont y aller à poil sous leurs shorts chez les Ritals aussi bien.

Il a rigolé.

– Ciao la coupe du monde!

J'ai sorti deux Jean-Bouin inférieures de la poche arrière de mon jean, placé la pochette sur le plateau du bureau.

– Passe me voir demain matin.

– File les infos à Stéphanie, je pars en vacances.

Je me suis barré avant qu'il ne change d'avis.

Stéphanie, Farid et Joris étaient en séance semi-plénière du parlement des couillons. Je les ai ignorés, me suis posé sur mon fauteuil, j'ai composé le numéro du vieux. Une sonnerie. Deux. Dix sonneries. J'ai raccroché. Numérotation-sonneries. Trois, quatre... Des hectolitres de picole, des milliers de cigarillos en stéréo :

– Grubin?

– J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle.

– Quelle heure il est?

– La mauvaise, c'est que tout le monde veut ta mort. Il est 10 h 00 passées.

– Et la bonne?

– On part en vacances.

– Hein!

– V comme voiture, A comme alcoolique, C comme cigarillos...

Stéphanie m'a fixé. Joris et Farid m'ont fixé.

– Je pars nulle part.

– Le Gros nous a filé quinze jours. T'as toujours ta bagnole dans ton garage?

– Va te faire foutre, Molina.

– Prépare ta valise, fais chauffer la CX et passe me prendre chez moi à 14 h 00, on part au bord du Lac Léman.

– T'es pas...

J'ai raccroché. Stéphanie a fait trois pas dans ma direction.

– Tu déconnes, t'as pas négocié des vacances en douce?

Elle a serré les poings, bloqué sa respiration.

– Tu peux pas me faire ça. Un an que j'ai pas eu plus de dix jours d'affilée!

– Tu veux des vacances?

– Exactement.

– Pour avoir des vacances, il faut veiller au grain sur l'affaire Mermoz jusqu'à mon retour, et sur tout le reste.

On a échangé un regard, un peu plus que ça. J'ai ajouté:

– Et tu vas t'en charger.

Joris à l'autre bout de la pièce:

– J'ai...

Stéphanie:

– Hors de question, t'as qu'à le faire toi-même.

Coup d'œil au-dessus de son épaule pour sonder Joris.

– T'es la meilleure mais tu ne vas pas te coltiner le boulot toute seule.

– Ça, c'est certain.

– Je te file les clefs du camion pendant quelques jours. Après tu prends ta quinzaine, avec Laurent.

Joris:

– Je crois que...

– Toi, la ramène pas.

– Luis a...

– Le vieux a cinquante-huit ans. J'ai besoin de lui pour régler une affaire personnelle.

Je l'ai plié au regard. Farid:

– Ce n'est pas ce que tu viens de lui dire. Pourquoi lui et pas nous?

Quand Farid dit nous, ça veut dire lui et Fargier. Farid déteste le vieux, car le vieux aime Fargier qui est noir alors qu'il le vomit lui qui est gris. Le vieux aime les bonnes manières de Bamboula. Arnaud a été élevé par des parents adoptifs, à Montpellier, il a l'accent qui chante. Le vieux pense que Farid nous tire dans le dos à longueur de journées. Fargier n'aime pas le vieux pour autant. Je soupçonne le gros de m'avoir refilé les deux seuls colorés de la boîte pour me

faire chier. Joris est un branleur, Stéphanie est perso, Roche est un lèche-cul.

– On se fout de ce que j’ai dit, tu piges? Si vous me retournez toute la région et que vous mettez la main sur Nusayr, on pourra discuter. Si c’est le vieux qui le trouve, il va le buter, ton cousin.

Je me suis dirigé jusqu’au portemanteau. J’ai sorti une liasse de cinq mille francs de mon cuir. Je l’ai posée sur la table de réunion.

– Et en plus, je mets une rallonge. On a dix-huit homicides non résolus sur notre tableau de chasse depuis un an, et si on remonte à plus loin, ça fait mal à la caboche. Stéphanie et Laurent dans quinze jours. Pour Joris, on en rediscute. Vous me le retrouvez.

Les lèvres de Stéphanie se sont étirées comme les rayons d’un soleil rougeoyant, à cause du rouge à lèvres, du sourire. Farid a dit :

– Et nous?

– Vous? Vous revenez de vacances, et comme ton pote n’a rien trouvé de mieux que de flinguer une caisse à Barcelone, impossible de sortir un véhicule d’ici pour partir se la couler douce.

Farid n’a pas insisté, Joris l’a fermée. J’ai ouvert mon tiroir, saisi mon semi-automatique. J’ai enfilé mon blouson, soufflé un baiser à Stéphanie.